

Malgré tout, sachant cela, je remonte
comme au premier jour, avec tout à faire.

Si faire de la musique c'était uniquement aller au studio, j'aurais été malheureux. J'ai toujours eu besoin de cet équivalent à la rue qu'est la scène. Soudain on court, on sait pas pourquoi, on va casser la gueule aux autres, on les trouve pas, oui, mais il se passe tout le temps quelque chose. Soudain c'est toi qui donnes le rythme au truc. Une sensation d'infini t'envahit, ta tête tourne tellement tout s'accélère. Pour moi, la seule manière de rester objectif par rapport à notre travail, c'était ça. Que la notion de challenge soit là, toujours. Un jour dans un festival, Passi est venu nous voir. On l'a vu, debout dans les barrières en train de nous mater, ça a suffi. On a été exceptionnels ce soir-là. C'est ça qui était beau, que des petits trucs comme ça nous mettent toujours en ébullition.

Sur les dernières tournées, on joue dans des salles de huit mille personnes. C'est classe ? Oui, mais en plus, si on vient nous dire que Machin ou Truc qu'on respecte sont dans la salle ce soir...

— Ah ouais ? Ils vont voir !

On était régis par ce genre de détails. Un autre soir un dirigeable nous filme. Une fois encore, lors de ce concert-là on donne tout pour se voir à la télé tard dans la nuit, minuscules, microscopiques filmés de tout là-haut. Tant pis, le spectacle doit continuer.

À ce propos : aujourd'hui, je vais toujours voir beaucoup de concerts, mais je ne retrouve pas ça chez les autres. Un tiers des formations que je vois ont le truc, pas plus.

Wu-Tang Style

15 juin 1997, première édition du festival Rock à Paris au Parc des Princes. Les riverains sont furieux du volume de décibels dégagés durant deux jours par une affiche qui ravit les festivaliers : David Bowie, Prodigy, Helmet, L7, Rage Against The Machine... que du lourd. Supervisant l'événement, le staff de Michel Denisot considère que cette affiche peut encore être améliorée. NTM est en pleine tournée. À six jours du concert, Denisot nous appelle. Il propose de nous faire jouer juste avant les poids lourds du rap américain, Wu-Tang Clan, coalition de neuf rappers de Long Island portés par un album exceptionnel, *Enter The Wu-Tang : 36th Chamber*.

Ce sera le premier vrai concert des Wu-Tang en France. Au niveau des thunes nous ne prenons pas grand-chose, à peine 40 000 francs. Mais l'appel du Parc est le plus fort. Nous acceptons direct.

Et puis, d'accord, nous venons jouer pour des clopinettes, mais on nous demande juste cinq morceaux...

L'après-midi, nous faisons notre soundcheck sur la gigantesque scène construite dans le Parc. Le Parc des Princes ! Nous sur scène ! Mortel ! Cette balance, on la fait comme dans un rêve.

Nos loges sont à côté de celles des Wu-Tang Clan. On les voit débarquer un par un, habillés comme nous en sportswear dandy. Ils passent devant nous en

nous gazant d'un œil glacial. Ça se voit sur nos gueules qu'on est contents de les voir là, parmi nous, car ils sont tous venus les Wu-Tang, RZA, GZA, Ol' Dirty Bastard, Masta Killah, Inspectah Deck, U-God, Ghostface Killah, Method Man, Raekwon... Méprisants, les gars ne nous calculent absolument pas. Pour eux, nous sommes invisibles. Les Wu-Tang passent l'après-midi à se gaver de pizza et de champagne.

Ce spectacle nous replonge dans un état d'esprit qu'on connaît bien : l'ambiance qu'on nous réserve d'ordinaire dans les festivals de rock... Ces moments où la suffisance des rockers nous déclenche plus qu'autre chose. Sur ce genre de truc, NTM est au garde-à-vous. Coup d'œil sur la feuille de programmation : on passe juste avant eux. Bon. « Ok, on se dit, c'est les Wu-Tang, mais on en a déjà jeté d'autres dehors. »

Opportunité de se dépasser : eux c'est eux, mais on aura fait ce qu'on a pu.

Signes ? Trois mois plus tôt, Ol' Dirty Bastard était venu jouer à Paris, programmé par une boîte de Pigalle. Avec son DJ Buddha Monk, l'Américain avait cru futé d'exiger le double du cachet prévu au moment de monter sur scène. Manque de pot, il tombe ce soir-là sur l'équipe de MC Jean Gab'1, Ousman et des gars de Barbès. Savaté, ODB était finalement monté sur scène au tarif prévu. Connaissant cette histoire, plus celle de Method Man essayant de se procurer de la foncedé cité Rouge à Gennevilliers et tombant sur une équipe de jeunes pas faciles, mon approche des mecs du Wu-Tang est qu'ils débarquent à Paris en purs touristes.

C'est à nous de jouer, en plein après-midi. Il fait un temps magnifique. Jouer sur scène en été, nous ne sommes pas coutumiers du fait. Ces conditions nous semblent mortelles.

D'emblée, arrivant sur scène, je fais une petite déclaration sur le club troisième âge des tribunes VIP,

le PSG, les supporters du KOP, concluant sur ces mots : « On n'est pas des hooligans, on est venus pour faire de la musique ! »

Denisot se sent attaqué.

À tort ! Je m'en expliquerai après avec lui. J'ai fait ma première télé grâce à lui, il a été le premier à nous inviter, je n'aurais jamais aucune animosité envers lui.

Là-dessus on prend la scène, on met une patate monstrueuse et on dégage tout. On fout le feu. Dense de 40 000 personnes, la foule répond au quart de tour. Le Parc s'embrase et tangué. Le béton tremble. Bonnes poires, nous chauffons la salle « Ouais derrière y a les Wu-Tang, faites du bruit pour eux, montrez-leur qu'à Paris on en a ! »

En cinq morceaux, on crame le Parc des Princes.

Au départ, les Wu-Tang nous avaient regardés comme des videurs de crachoirs. À mesure qu'on joue, les leaders viennent se masser derrière notre scène. Je n'aime pas dire ça, mais Public Enemy, Wu-Tang, Ice-T et Body Count, ça s'est toujours passé comme ça. Ces mecs arrivaient en territoire conquis. On jouait avant eux. Au début les mecs ne nous calculent pas, ils sont dans les loges et tout d'un coup, on joue, on les voit au bord de la scène. Et après, c'est « yo man » et ils se dépêchent d'aller jouer pour garder l'effervescence du truc. Ice-T nous a fait le coup. Plein d'autres en festival. Seul Public Enemy avait été cool avec nous. Eux étaient venus nous dire bonjour normalement. Eux avaient respecté Kool Shen, pas fait d'histoire noir blanc...

Cinq Wu-Tang sont désormais derrière nos platines, effarés de notre coup de force. Désireux de profiter de l'ambiance créée par NTM, ils veulent entrer en scène au plus vite. Ils cherchent les autres. Qui, pas de chance, sont partis dans la foule se faire mousser un peu. Les Wu-Tang décident néanmoins d'enchaîner direct. Nous avons à peine le temps de finir notre dernier morceau qu'un Maître de Cérémonie vêtu de

cuir jaune prend la scène et tente de faire la liaison entre les deux groupes. Malheureusement, il va ânonner tellement longtemps des « Do you want the Wu-Tang ? » poussifs que l'ambiance retombe irrémédiablement.

C'est toujours un peu l'attitude américaine face au public français et c'est un vrai problème, aussi. Ils n'ont toujours pas compris qu'on est revenus de leur vieux show-biz, mais surtout qu'on n'est plus à la Libération, époque où ils jetaient des chewing-gums et du chocolat à des extasiés. L'entracte dure. Le public, bien normal, s'impatiente.

À l'arrivée tardive des Wu-Tang qu'on ne reconnaît pas les uns des autres, la dynamique est cassée.

Avec Kool Shen, nous regardons comme on vient s'instruire auprès de grands pros. Plus leur show s'enlise, plus nous sommes incroyables.

— C'est sérieux, là ?

À deux, en cinq morceaux, nous avons défoncé le Parc. Eux, à onze, ils font du play-back ?

Seul Ol'Dirty Bastard était en live, et encore, pas toujours.

Les Wu-Tang se sont enfoncés.

Bien plus tard, Denisot m'a dit :

— Quand je pense que j'ai payé 300 barres pour ça ! C'est à vous que j'aurais dû les donner...

C'est un peu écoeurant d'entendre ça. Mais le simple fait qu'il le dise était parlant.

Et puis ce jour-là, dans les loges, quand les Wu-Tang sont venus se prosterner devant nous, on a eu la joie de leur dire de se casser, qu'on n'avait pas trop de temps à perdre avec eux.

Soudain, c'était la revanche des nains.

Trois semaines après le concert du Parc, je revois Ol'Dirty Bastard au Balajo, un soir de teuf. Je suis assis à une table avec des gens. ODB arrive avec deux meufs, on le colle à notre table. Un peu excité par l'ambiance, le rapper attrape tout ce qui passe à

portée de notre table. Il bouge tellement qu'il renverse une bouteille. Aspergé d'alcool, ne parlant pas anglais, je me vénère. ODB demande à un de mes potes quel est mon problème. On lui explique que je suis furieux parce que la bouteille qu'il a fait tomber m'a arrosé. ODB me regarde, attrape une autre bouteille et se la verse dessus.

— Ok, man, tout est cool, dit-il.

Je me lève et je pars. Va faire le clown ailleurs ou fais le mieux quand tu es sur scène...

Dans la même soirée, ODB a continué à prendre la tête à tout le monde au Balajo, alors qu'il était avec deux pouffiasses.

Est-ce l'effet de la France ?

Ce soir-là, il lui en faut toujours plus. Au final, l'insatiable rapper se frotte à la seule meuf qu'il ne fallait pas emmerder ce soir-là. Il tombe sur un bélier qui lui balance un coup terrible, un coup qui lui casse la mâchoire en deux. ODB tombe net. Ses comparses le traînent à sa limousine et il repartira pour New York le lendemain matin, avec la mâchoire pétée. Sale nuit pour ODB.